

le considère à la lumière de la méditation du mystère de l'Incarnation. La participation de la Terre au ciel immuable peut en effet être reçue comme la préfiguration de la participation de l'homme à la nature divine ; comme l'épiphanie cosmique de l'Emmanuel.

S'agissant de la période moderne, c'est la mathématique qui offre ses vastes horizons à la pensée savante au point que l'auteur de la *Critique de l'histoire des sciences* parle d'« explicitation mathématique ». C'est un puissant mouvement intellectuel propre aux sciences de la nature. Ne retenant en fin de compte de l'idéal chrétien que ce qu'il comporte d'universel, « le mathématique » consiste à faire de la quantité — géométrique ou algébrique — l'alpha et l'oméga de la pensée savante. La compénétration du physique et du mathématique inaugure une fécondité nouvelle dès lors que l'idéalité du mathématique ouvre la pensée au cas d'étude physique idéal.

Et puis il y a l'ordre économique-énergétiste, le nôtre. Celui où le technique se subordonne à l'économique. Dans cet univers de pensée, on ne raisonne plus en termes d'augmentation et de diminution, mais de perte et de gain ; et l'aboutissement de la réflexion ne se trouve plus dans l'idéalité de la connaissance reconstituée du monde, mais dans le travail que peut fournir une machine. La nature est un réservoir d'énergie, une sorte de puits sans fond propre à garantir rentabilité et prospérité.

En un sens, *Critique de l'histoire des sciences* est la résonance méthodologique de la longue plaidoirie ontologique en faveur de *l'exister* que Michel Blay a patiemment traitée dans *Dieu, la nature et l'homme* (Armand Colin, 2013). On y retrouve l'incarnation de la géométrie céleste de Copernic et l'*homoenergeia* où l'homme s'insère lui-même dans son propre discours savant comme une sorte de condition de possibilité de sa science.

CYRIL VERDET

Syrte – Observatoire de Paris

## Sciences et religions

ARNOULD (Jacques), *Turbulences dans l'univers : Dieu, les extraterrestres et nous*. – Paris : Éditions Albin Michel, 2017. – 281 p. – 1 vol. broché de 14,5 × 22,5 cm. – 19,50 €. – isbn 978-2-226-32618-8.

Parce qu'il estime inutile d'attendre que l'existence d'une vie extraterrestre soit scientifiquement avérée pour commencer à anticiper les conséquences théologiques qui en résulteraient ; parce qu'il croit que les probabilités de la découverte d'une telle existence n'ont jamais été aussi élevées qu'à notre époque ; parce qu'il pense qu'une telle découverte, loin de nous contraindre à poser un choix exclusif entre Dieu et les extraterrestres (comme d'aucuns se plaisent à le faire croire), pourrait, au contraire, constituer une véritable opportunité pour faire progresser, dans l'intelligence de leur foi, ceux qui auront le courage de prendre au sérieux cette nouvelle donne au lieu d'en rester aux adaptations cosmétiques strictement requises par cette nouvelle situation ; parce qu'il estime que la tradition chrétienne a suffisamment de ressources internes pour affronter cette découverte potentielle et gérer le choc spirituel qui ne manquerait pas d'en résulter, l'auteur

de cet essai s'est demandé, en théologien chrétien, non pas si la foi s'accommoderait ou non d'une telle existence, mais plutôt quel regard renouvelé cette existence l'amènerait à porter sur les fondements de la religion qui est la sienne. Pour ce faire, il nous invite à pratiquer, avec lui, une expérience de pensée : postuler, sans autres précisions superfétatoires, l'existence d'une vie extraterrestre évoluée et éventuellement intelligente.

Au sein d'un livre coupé en deux parties très différentes et sans guère de connexions entre elles — un récit historique de seconde main d'une part, un essai théologique de l'autre —, cette expérience de pensée occupe la seconde, alors que la première nous propose, sur plus d'une centaine de pages, « l'histoire d'une croyance », en l'occurrence le relevé vulgarisé de tous les auteurs s'étant exprimés, depuis Épicure jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, sur la pluralité des mondes et/ou sur la possibilité d'une vie extraterrestre. S'il présente assurément l'intérêt d'être très complet et instructif, ce relevé, au sein duquel chaque auteur a droit à quelques lignes, n'offre cependant pas une analyse approfondie des positions des uns et des autres et s'avère le plus souvent inutilisable pour l'historien de profession en raison de l'absence de toutes références bibliographiques. Sous prétexte que cette histoire se réduit à n'être rien d'autre qu'une « cacophonie » ou qu'un « dialogue de sourds » (p. 145), l'auteur ne dresse aucune synthèse ni aucune conclusion de cette première partie, se privant ainsi de tirer parti de la documentation qu'il a pourtant accumulée. Il n'eût pourtant pas été inintéressant de faire le relevé des principes utilisés au cours de ce débat millénaire et de retracer l'évolution de leur usage au cours du temps : le principe d'homogénéité et d'uniformité, selon lequel tout est partout identique (ex. : il existe ici une Terre habitée, donc il doit aussi en exister ailleurs) ; le principe de plénitude, qui soutient que tout ce qui est possible doit forcément être (ex. : un monde infini ou une pluralité infinie de mondes est possible, donc il doit en être ainsi, sans quoi cette cause infinie qu'est Dieu ne donnerait pas lieu à des effets qui soient eux-mêmes infinis) ; le principe d'unité, qui affirme que le monde est véritablement un cosmos beau et harmonieux (ex. : la perfection du cosmos est tributaire d'une unité qui ne peut se contenter d'être perceptible par Dieu seul, mais qui doit aussi se manifester aux hommes à travers la création elle-même ; donc la pluralité de mondes distincts les uns des autres est inacceptable) ; la conviction de l'existence d'un finalisme généralisé au sein de la Création, en l'occurrence la croyance qu'une réalité qui ne serait en vue d'aucune fin particulière ne pourrait pas exister (ex. : les satellites de Jupiter ne peuvent avoir été créés pour les Terriens, puisque ceux-ci viennent seulement de prendre conscience de leur existence ; donc il doit exister, sur Jupiter, des habitants pour lesquels ils sont utiles) ; la nécessité de respecter la sacro-sainte toute-puissance de Dieu, soit le critère par excellence qui servait, principalement au moyen âge, à jauger l'orthodoxie, et donc la vérité, d'une affirmation quelle qu'elle soit (ex. : prôner un monde unique, c'est arbitrairement limiter la toute-puissance de Dieu ; donc il faut veiller à laisser au Créateur la possibilité de créer un seul monde ou au contraire une pluralité de mondes) ; et enfin, *last but not least*, la conviction anthropocentrique, soit l'idée selon laquelle l'homme est le sommet et la fin dernière de la création (ex. : rien ne doit venir amoindrir la relation unique et privilégiée qui existe entre Dieu et les hommes, donc les extraterrestres n'existent pas). Autant de principes qui, bien sûr, se renforcent ou se combattent mutuellement. De même, il n'eût sans doute pas été inutile de dresser, en conclusion, l'inventaire non seulement des arguments avancés par les uns et les autres, mais encore

des problèmes soulevés. Ceux-ci, à partir du début du XV<sup>e</sup> siècle, cessent de tourner autour de la toute-puissance créatrice de Dieu pour se focaliser sur la difficile question du péché des extraterrestres et des modalités de leur éventuel salut. De ce point de vue, plusieurs échappatoires permettent d'éviter de mettre en question les dogmes chrétiens de l'Incarnation et de la Rédemption : 1°) les extraterrestres n'existent tout simplement pas ; 2°) ils existent, mais ce ne sont pas des hommes ; 3°) ce sont des hommes, mais qui ne descendent pas d'Adam, de sorte qu'ils n'ont pas été touchés par le péché originel. En revanche, envisager, voire affirmer, leur existence et leur nature de pécheur, c'est s'exposer à une avalanche de problèmes : la Rédemption opérée sur la seule Terre peut-elle apporter le salut à toutes les créatures de l'univers ou faut-il admettre des Incarnations multiples ? Celles-ci doivent-elles être simultanées ou successives ? À moins que Dieu dispose d'un autre moyen que celui que nous connaissons pour remettre leurs fautes aux pécheurs... Comme en témoigne ce bref aperçu, ce sont principalement la théologie de la création et la christologie qui, face à une existence extraterrestre, doivent être pensées à nouveaux frais.

Dans la seconde partie que nous développerons moins, car elle concerne moins directement les lecteurs de la *Revue des questions scientifiques*, l'auteur s'attache à repenser ces pans de la théologie chrétienne en s'inspirant de Teilhard de Chardin et en ayant en ligne de mire les créationnistes et les fondamentalistes — ce qui est normal —, mais également — ce qui est tout de même plus délicat — cet anthropocentrisme qu'il qualifie à maintes reprises de « maquillage » et dont il feint d'ignorer qu'il trouve sa source directement dans la Bible. Nous comprenons bien qu'il doive le faire : les religions les plus vulnérables face à la découverte d'une vie extraterrestre évoluée sont effectivement celles qui soutiennent un tel anthropocentrisme, mais le rejet d'une conception aussi prégnante aurait sans doute mérité un travail d'élucidation historique et conceptuelle qui ne nous semble pas avoir été fait.

Pour autant qu'on le prenne pour ce qu'il est — un bon ouvrage de vulgarisation qui véhicule auprès du grand public un message intéressant et qui donne à réfléchir —, cet ouvrage est non seulement tout à fait digne d'intérêt, mais véritablement le bienvenu.

JEAN-FRANÇOIS STOFFEL  
Haute école Louvain-en-Hainaut

MORITZ (Joshua M.), *The role of theology in the history and philosophy of science*. – Leiden ; Boston : Brill, 2017. – 105 p. – (Theology). – 1 vol. électronique. – 70,00 €. – isbn 978-90-04-36022-8.

Il s'agit d'un livre qui se caractérise par une grande clarté et un souci pédagogique. Son but est d'analyser le rôle positif qu'a joué la théologie chrétienne dans le développement des sciences en Occident, en se démarquant de la thèse unilatérale et largement idéologique de l'existence d'un conflit permanent et profond entre les domaines de la foi et de la science.

Le livre débute par une introduction très instructive et documentée décrivant le panorama des études « sciences-foi » du début du vingtième siècle à nos jours. Cette